

Le music-hall – La revue *Black Birds* aux Ambassadeurs

René BIZET (*Candide*, vol. 3, n° 116, 3 juin 1926, p. 7)

France

Le 28 mai 1926, quelques mois après le triomphe de *La Revue nègre*, ouvre aux Théâtre des Ambassadeurs – alors dirigé par Edmond Sayag¹ – *Black Birds of 1926*, dont la vedette afro-américaine Florence Mills² présente un contraste très net par rapport à la référence qu'est devenue Joséphine Baker³. Là où cette dernière s'était imposée par ce qui fut perçu comme une animalité sauvage, d'une vitalité débridée, la première présente au contraire une image de fragilité et de délicatesse en complète opposition. À son propos, Maurice Chevalier déclare : « Vous allez voir Florence Mills. C'est une grande artiste. Vous n'avez pas idée de ce qu'est le véritable art noir » (Schmitt 1926, p. 16). René Bizet (1887–1947), écrivain, poète et journaliste français, est notamment l'auteur d'un recueil de poèmes publié en 1925, intitulé *Saxophone* (voir Anthologie). Inévitablement, il procède à la comparaison avec *La Revue nègre*, représentée l'année précédente avec le succès que l'on sait. Le ton est ici résolument critique, au nom précisément de l'« instinct » et du « primitif » qui seraient absents dans cette production (voir aussi Léon-Martin 1926, Achard 1927, et Cugny 2014, p. 227–233).

¹ Edmond Sayag, de son vrai nom Edmond Saiac, originaire d'Oran, est l'un des plus importants producteurs de spectacles de l'époque. Après la Première Guerre mondiale, il reprend le Casino Kursaal d'Ostende et en fait un lieu très prisé. Parmi d'autres établissements encore, il dirige le Café des Ambassadeurs. Situé sur les Champs-Élysées à l'emplacement de l'actuel Espace Cardin au 1 de l'avenue Gabriel, il sera détruit en 1929 et remplacé en 1931 par un nouveau théâtre, le Théâtre des Ambassadeurs, dont la construction est commandée par le même Edmond Sayag. Son frère Max Sayag (Simon-Max Saiac), également dans l'industrie du spectacle, est notamment le fondateur en 1923 du label phonographique Maxsa.

² Florence Mills est un des personnages les plus intéressants du music-hall étatsunien des années 1920. Née le 25 janvier 1896, elle va devenir ce qu'on appellera plus tard une superstar jusqu'à son décès prématuré en 1927 à l'âge de 31 ans. Malgré cette notoriété, Florence Mills n'a laissé que peu de traces dans l'histoire du jazz, ce qui s'explique pour une grande part par le fait qu'elle n'a jamais enregistré. Elle est, si l'on peut dire, une victime du régime phonographique en vertu duquel certaines musiques se transmettent essentiellement par le disque. Elle se fait d'abord connaître en remplaçant Gertrude Saunders dans *Shuffle Along*, l'une des premières comédies musicales entièrement afro-américaines, montée à Broadway en 1921. Elle est alors associée au producteur

blanc Lew Leslie qui la fait triompher en 1922 dans *Plantation Revue*. Florence Mills vient une première fois à Paris avec son mari Kid Thompson, mais ne se produit pas en public à cette occasion. En 1924, Lew Leslie conçoit un nouveau spectacle entièrement autour de Florence Mills : *Dixie to Broadway*. Puis, en 1925, c'est *Black Birds of 1925*, appelé à devenir une série, sur le modèle des *Ziegfeld Follies* ou des *George White's Scandals*. *Black Birds of 1925* ouvre au Plantation Club le 3 novembre 1925. L'année suivante, conformément à ce qui est devenu un système, est monté *Black Birds of 1926*. C'est alors qu'une production parisienne est alors envisagée, laquelle rencontre le succès à partir de mai 1926 au Théâtre des Ambassadeurs. En septembre, Florence Mills quitte Paris pour Londres où, le 15 janvier 1927 ouvre la nouvelle version, *Black Birds of 1927*, sous le titre *Lew Leslie's Black Birds, 2nd Edition*. Florence Mills revient alors à Paris pour un court séjour avant d'embarquer pour New York le 27 septembre 1927. De retour au pays, les activités et les projets reprennent. Mais son activité incessante a gravement altéré son organisme sans que celle-ci ait mesuré l'ampleur du préjudice. Le surmenage était bien ressenti mais les impératifs du spectacle avaient toujours fait repousser les mesures de repos et de sauvegarde. Les médecins alertent cette fois sur la nécessité absolue d'une opération à l'abdomen. Florence Mills entre à l'hôpital le mardi 25 octobre et subit une opération le jour même. Mais l'organisme est plus atteint qu'on l'imaginait. Son état se détériore rapidement et elle décède le 1^{er} novembre.

- ³ Josephine Baker (le prénom d'état civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. Son enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Elle part ensuite en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle reste plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1^{er} septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du

Si l'on veut bien considérer ce spectacle comme une fantaisie, il est plaisant. D'abord, parce qu'il se déroule dans un cadre très agréable. Des jets d'eau mettent un collier de perles autour de la scène. Des fleurs naturelles et artificielles donnent les illusions d'un jardin. Des projecteurs éclairent les spectateurs, qui sont en même temps des dîneurs et des soupeurs. Et l'on aperçoit, par des vitres de hublot, la nuit des Champs-Élysées...

Et le spectacle commence. Il n'a pas l'âpre nouveauté de cette revue nègre des Champs-Élysées, ni cette triste beauté de ces danses que nous voyons dans la « Croisière Noire »⁴. Vraiment, ces noirs d'Amérique sont trop civilisés. Si l'on veut nous surprendre, il faut nous donner quelque chose qui nous ramène vers l'instinct, vers le primitif, et Joséphine Baker n'y manquait point. Mais je ne suis pas sûr que ces décors connus, ces costumes connus, soient rajeunis parce qu'ils encadrent ou révèlent des mulâtresses et non des blanches.

Certes, un jazz dont le chef surexcité danse avec les artistes, dont la trompette plus ou moins bouchée nasille, hurle et grince des rythmes plutôt que des airs, crée une atmosphère bien particulière. Certes, il y a trois prodigieux danseurs qui font des bonds vers les cintres et retombent sur leurs genoux ou leur derrière avec une prodigieuse aisance⁵. Il y a

Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu'à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l'adoption d'une douzaine d'enfants d'origines très variées, qu'elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

⁴ L'une des expéditions organisées par André Citroën pour faire la promotion des véhicules que construit la firme portant son nom. Elle se déroule du 28 octobre 1924 au 29 juin 1925 et traverse le continent africain de Colomb-Béchar, en Algérie, jusqu'à Tananarive, à Madagascar. Un film est tiré de cette aventure, « La Croisière noire », qui sort le 2 mars 1926 et connaît un grand succès. C'est vraisemblablement à ce film que fait allusion le texte.

⁵ L'orchestre accompagnant cette version de la revue est celui de Ralph « Shrimp » Jones (1891-?), violoniste afro-américain. Il est très difficile de connaître l'identité des musiciens ayant joué dans cette production parisienne de *Blackbirds*, à l'exception de Shrimp Jones et du trompettiste Johnny Dunn (1897-1937). En revanche, le personnel de la production londonienne qui devait suivre est en

même Florence Mills qui a une fort jolie voix et une grâce fragile émouvante par instants. Mais malgré tous ces attraits, il y a – quand on suit cette revue en spectateur de music-hall, ce qui ne devrait pas être puisque c’est un divertissement de dîneurs – une certaine monotonie dans tous ces jeux.

L’absence totale d’intelligence dans ces plaisirs est un peu gênante pour nos cerveaux européens. Un numéro nous séduirait. Dix nous fatiguent.

Il faut se méfier des admirations à tout prix. Le music-hall n’est pas une fin. C’est un moyen de libérer l’imagination. C’est un spectacle de délivrance. Mais prétendre que les revues nègres, espagnoles ou russes bouleversent nos conceptions et renouvellent l’art, c’est vraiment une exagération sans excuse.

Un Little Tich⁶ a plus d’importance que tout cela. Barbette⁷ fait une impression plus forte. Mais qui ne se réjouirait que l’internationalisation du music-hall nous permette des voyages immobiles et de visiter des pays nouveaux. Même si nous n’en sommes pas éblouis.

principe connu. Il s’agit de l’orchestre de Pike Davis se composant ainsi : Pike Davis (leader, trompette), Randolph Dunbar, Nelson Kincard (clarinette, sax alto), Alonzo Williams (sax ténor), Johnny Dunn (trompette), Casey Jones (trombone), Bill Benford (tuba), George Smith (violon), Maceo Jefferson (banjo), George Rickson (piano), Jessie Baltimore (batterie) : voir le site *Red Hot Jazz Archive* (<http://www.redhotjazz.com/plantationo.html>, consulté le 17 décembre 2022). Il est possible que le même orchestre ait été, en partie ou en totalité, de la production parisienne, mais ce n’est pas avéré. Une annonce parue dans *Le Figaro* du 2 juillet 1926 (soit plus d’un mois après l’ouverture de *Black Birds*) annonce : « Florence Mills dans *La Revue américaine Black Birds* de Lew Leslie, avec Johnny Hudgins, Jones et Jones, Edith Wilson et l’orchestre du Plantation avec Shrimp Jones et Johnny Dunn » (Anonyme 1926, p. 4).

⁶ Little Tich, de son vrai nom Harry Relph (1867-1928), est un acteur de music-hall britannique de petite taille (1,37 m) connu notamment pour ses danses acrobatiques.

⁷ Barbette, de son vrai nom Vander Clyde Broadway (1898-1973), est une artiste de cirque (trapéziste) étatsunienne. Elle a connu un grand succès à Paris dans les années 1920 et 1930.

Bibliographie

Achard, Paul (1927), « Sur une étoile morte – Florence Mills... », *Paris-Midi*, vol. 16, n° 805, 3 novembre, p. 5.

Anonyme (1926), « Concerts & Spectacles », *Le Figaro*, 2 juillet, p. 4.

Anthologie : Cugny, Laurent et Martin Guerpin (à paraître), *Écrits francophones sur le jazz (presse, essais, roman, théâtre, poésie). Une anthologie annotée et commentée (1918-1929)*, Paris, Vrin.

Cugny, Laurent (2014), *Une histoire du jazz en France*, tome 1 : *Du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure.

Léon-Martin, Louis (1926), « Aux Ambassadeurs – Black Birds », *Paris-Midi*, vol. 16 [nouvelle série], n° 194, 29 mai, p. 4

Schmitt, Georges (1926), « La revue “Black Birds of 1926” », *La Rampe*, 15 juin, p. 16.